

Les Arit avaient mis à sa disposition, pour un prix très modéré, les deux plus belles chambres de leur maison, l'une lui servant de bureau et attendant à celle où il couchait, meublée comme une chambre de bourgeois...

Tout de suite le garde général s'était plu dans cette maison propre et gaie, comme, tout de suite, il avait aimé la vieille paysanne, son fils, Simon Arit, et jusqu'à leur servante Monique, une fillette si menue, avec un air si ingénu, qu'elle ne paraissait pas son âge et que tout le monde, suivant l'exemple de sa maîtresse, appelait "Niquette".

Bien que ce nom évoquât plutôt l'idée d'une chevrette que d'une jeune personne bonne à marier, l'on savait bien qu'elle était, maintenant, d'âge à se pourvoir.

Et même deux ou trois garçons le lui avaient déjà dit. Mais elle semblait ne pas vouloir se mettre encore en es-ne pas vouloir se mettre encore en esclavage ou, du moins, le disait-elle ils l'aimaient autant que si elle eût été leur fille.

L'hospice où sa mère était morte en la mettant au monde la leur avait confiée, quand elle avait douze ans, pour garder les moutons et les oies et, depuis, elle demeurait aux Ormeaux, travaillant bien et sachant s'attirer l'affection de tous.

Pourtant cette fillette avait parfois le caractère un peu étrange et la vieille Arit l'attribuait au sang de ses veines, parce que c'était du sang de bohémiens, son père et sa mère ayant été de ces vanniers ambulants, noirs de cheveux et de peau, dont les roulettes campent sur la place des villages ou au bord des chemins.

Très primesautière, aimant les bois et la solitude, ne cherchant jamais à frayer avec les autres jeunes filles, sa grande joie consistait surtout à mener paître ses troupeaux loin de tout regard.

Cela ne l'empêchait pas, cependant, d'être un peu coquette. André l'avait souvent rencontrée, dans ses courses en forêt, avec une fleur à son corsage ou crânement plantée dans l'ébouriffement de ses cheveux.

Même il la trouvait jolie ainsi et le lui avait dit une fois, en passant, sans nulle arrière-pensée.

Cela datait du dernier automne.

Parti de fort bonne heure en tournée d'inspection, le garde général allait, content de vivre et le coeur en fête, sous les arbres merveilleusement vêtus d'aurore et de pourpre, ruisse-lants de lumière dorée.

Il marchait dans cette splendeur de la forêt comme dans une apothéose, le front haut et les lèvres entr'ouvertes aux arômes vivifiants.

Orphelin, n'ayant à penser qu'à lui et ignorant l'ambition, il s'estimait riche dans ce coin de province.

Avoir la vie assurée, passer le plus clair de son temps dans les bois et pouvoir, quand l'envie lui en prenait, écrire des vers, c'était plus qu'il ne lui en fallait pour être heureux.

Ce matin d'automne, comme il allait rêvant et rimant, voici que, tout à coup, il se trouve face à face avec Niquette qui gardait ses moutons dans une clairière et s'était amusée à se parer de guirlandes de feuilles.

Un ruisseau courait à ses pieds, un joli ruisseau clair, large comme rien dans son cadre de mousse et de graminées, mais pouvant cependant, refléter tout ce qui s'inclinait sur lui, et Niquette, agenouillée, coquette pour